sonnier à Puebla et conduit en France. Comme tant d'autres officiers mexicains, il gardait les meilleurs souvenirs de sa captivité et de la manière dont il avait été traité.

Avoir été en France, en qualité de prisonnier de guerre, était regardé comme une faveur du destin par la plupart des officiers. Il ne faut pas oublier que nos livres, nos usages, nos modes et notre système d'éducation règnent au Mexique.

Presque tous les braves officiers que je viens de nommer allaient a la mort.

Le général Mendez, Farquet, Loiza, Santa-Cruz, Ceballos, Renteria et un grand nombre de subalternes trouvèrent à Queretaro une mort glorieuse; mais au moins ils n'eurent pas la douleur de voir l'Empereur conduit au supplice, et ils n'eurent point à supporter les humiliations imposées par les républicains.

Le lieutenant-colonel du bataillon de l'Empereur, D. Juan de Rios Rodriguez et le commandant Salazar, du 4e de lanciers, furent grièvement blessés.

On ne se doute pas combien les impérialistes mexicains firent preuve d'héroïsme pendant la défense de Queretaro. Quel malheur que parmi tant de vaillants il se soit trouvé un misérable!

III

Première journée de marche.—Désertions.— Indaparapeo. — Le lieutenant-colonel Pineda. — Des fusillés.

La première journée de marche fut pénible. Notre colonne était embarrassée d'un long convoi et d'une foule d'employés civils, de gens compromis par leurs opinions, de commerçants et de voyageurs qui, s'imaginant que nous allions droit à Mexico, voulaient profiter de notre escorte. Les malfaiteurs de la prison faisaient aussi partie du convoi. On y voyait de plus un grand nombre de calèches contenant les familles des émigrés et des officiers. Ceux-ci, croyant deviner que la guerre serait longue, les emmenaient à la capitale pour n'en être pas séparés pendant longtemps, comme à d'autres époques.

Tout ce monde, joint à cette multitude de femmes qui suivent les soldats mexicains et leur servent, non-seulement d'épouses, mais encore de

cuisinières, de blanchisseuses, etc., et qu'on appelle *soldaderas* au Mexique et *rabonas* au Pérou, donnaient à la colonne l'aspect d'une émigration, je ne dirai pas d'israélites fuyant l'armée de Pharaon, mais plutôt de Mormons allant s'établir aux bords du grand lac Salé.

Loin de fuir, nous étions persuadés que Regules et Corona, connaissant notre force, n'oseraient pas nous inquiéter dans notre marche. D'ailleurs, notre confiance dans le général Mendez était toujours la même. On fit donc la route à petites journées.

Notre première étape fut Indaparapeo. Comme ce bourg n'est pas assez grand pour loger tant de monde, nous y fûmes très-mal.

Le lendemain, en se remettant en marche, on s'aperçut que bon nombre de désertions avaient eu lieu pendant la nuit. Presque tous les déserteurs étaient de nouvelles recrues, qui préféraient courir les risques d'être rattrapés un jour par nous ou ramassés par les républicains, que de quitter leur province.

La désertion, difficile à réprimer en temps de paix dans un pays aussi vaste que le Mexique, est complétement impossible à empêcher en temps de guerre. On a dit que les soldats impé-

riaux désertaient trop souvent, et c'est un des prétextes qu'on a allégués pour négliger l'organisation de l'armée indigène. Mais, paraît-il, le mal était alors épidémique, car la désertion s'étendait jusque dans les rangs des Belges, des Autrichiens et de la Légion étrangère française. Nos adversaires avaient même organisé, avec les déserteurs de ces corps, des détachements particuliers dont ils n'économisaient pas les services. Notre indomptable adversaire du Michoacan, Regules, en avait un qu'il intitulait : *Légion étrangère*.

Un jour que le général Mendez avait pu atteindre Regules, on tua quelques-uns de ces pauvres diables de déserteurs, qui se battaient comme des enragés sachant bien qu'il n'y avait pas de grâce pour eux. On fit quelques prisonniers. Parmi ces derniers se trouvaient deux Arabes déserteurs du bataillon de tirailleurs algériens. Le lieutenant-colonel D. Juan de Dios Rodriguez, du bataillon de l'Empereur, qui les avait pris, venait de donner l'ordre de les fusiller, quand le hasard conduisit par là le général Mendez, qui leur demanda pourquoi ils avaient déserté.

L'un de ces enfants du désert répondit avec aplomb :

— « Moi... défendre... liberté... Mexique ! »

et, avant qu'on ait pu l'en empêcher, il arracha un fusil des mains d'un soldat, fit feu et blessa un officier qui se trouvait à côté de lui. On se jeta sur ce forcené, mais sa bonne étoile le préserva de la mort. Le général Mendez fit suspendre l'exécution, et amena ses prisonniers à Morelia, de là à Queretaro. Ils furent sauvés, ainsi que quelques autres, par une suite incroyable de circonstances que je raconterai peut-être un jour.

Du reste, il y a un bon moyen d'arrêter la désertion des soldats mexicains, c'est de les bien traiter. Ainsi le général Negrete, lorsqu'il n'était que chef d'un corps d'infanterie sous la présidence de Miramon, mena son bataillon au siége de Vera-Cruz. Les maladies et la misère ne tardèrent pas à faire de terribles ravages dans le camp des assiégeants, et les désertions commencèrent à éclaircir leurs rangs. Les commandants, au désespoir, redoublaient de surveillance et de sévérité; seuls, les soldats de Negrete ne désertaient pas; ils n'étaient pas surveillés comme les autres. Leur chef les laissait libres de fuir s'ils le voulaient; mais, comme il les traitait avec autant de sévérité que de justice et qu'il en faisait l'objet de tous ses soins, au lieu de déserter, ses soldats luttèrent jusqu'à la fin contre les maladies et la misère. Il

faut dire aussi que Negrete était adoré, et que peu d'hommes réunissent autant de qualités militaires que lui.

Le régiment des hussards austro-mexicains, qui se distingua particulièrement lors de la chute de l'Empire, fut organisé à Puebla et recruté principalement à Oajaca. Parmi les officiers, étaient beaucoup d'Autrichiens; ils faisaient les plus grands éloges des soldats indigènes, les trouvant meilleurs, sous tous les rapports, que leurs soldats européens, surtout relativement à la discipline.

Durant le siége de Queretaro, un seul homme de ma batterie déserta, et Dieu sait tout ce que les pauvres artilleurs eurent à endurer de fatigues et de privations.

On se rappelle que notre colonne était suivie par des familles entières. Une des émigrantes qui nous inspirait le plus d'intérêt, était la charmante veuve du lieutenant-colonel Pineda, dont tout le monde plaignait le triste sort.

Le lendemain de son mariage, Pineda partit pour une expédition contre les libéraux. Grâce aux incidents d'une véritable épopée, son absence du toit conjugal dura neuf ans. Quelques semaines avant les événements dont je parle, il obtint un

congé pour aller chercher son épouse à Tampico, où elle était restée.

De retour à Morelia, Pineda, vaillant soldat et officier plein d'expérience, fut désigné pour partir avec une colonne et trouva la mort à Santa-Fé de la Labor, en chargeant à la tête du 4e régiment de cavalerie dont il venait d'être nommé lieutenant-colonel le jour même de l'action, une des plus meurtrières qui furent livrées au Michoacan.

En relevant le cadavre de Pineda, on s'aperçut qu'il avait huit blessures, dont plusieurs mortelles, toutes reçues au visage ou dans la poitrine. Le général Mendez cacha jusqu'au dernier moment à la jeune veuve son irréparable malheur, mais il fallut bien le lui avouer. Je me souviendrai toujours du désespoir de cette infortunée, lorsqu'elle vit revenir le général sans son mari.

Le général Mendez, qui aimait beaucoup Pineda, un de ses anciens compagnons d'armes, le vengea d'une manière terrible. Après la victoire qui lui avait coûté la vie de l'un de ses meilleurs amis, il fit compter les prisonniers qui se trouvaient environ au nombre de cent, tous insurgés du Bajio. On en fit deux catégories : la première comprenait presque tous les soldats d'infanterie, pauvres diables recrutés de

force : ceux-là furent mis en liberté ; la seconde se composait de ceux qui prenaient le titre d'officiers et des soldats de cavalerie, qui servaient de bonne volonté : ceux-ci furent passés par les armes à Puruandiro.

Un seul de ces malheureux échappa à la mort par une circonstance bizarre. Beaucoup de ses compagnons étaient déjà tombés, quand son tour arriva ; soit maladresse ou mauvaise volonté de la part des soldats composant le peloton d'exécution, il reçut une décharge sans être touché ; seulement ses vêtements furent percés et une balle l'écorcha légèrement, mais il ne bougea pas. Le général Mendez ne voulut pas qu'on recommençât l'exécution, et lui fit grâce. Il devint ordonnance du lieutenant-colonel Don Juan de Dios Rodriguez, et se conduisit toujours en serviteur dévoué.

J'ai connu plusieurs officiers qui avaient été fusillés, entre autres un officier supérieur nommé Zamora : blessé et fait prisonnier dans une action perdue par les troupes du gouvernement contre les insurgés, il fut passé par les armes au bout de quelques heures ; mais les vainqueurs, étant pressés, le fusillèrent à la hâte, en négligeant de lui donner le coup de grâce. Une averse qui

tomba quelques moments après rafraîchit le corps du supplicié. Des officiers libéraux, plus humains que leurs chefs, étant revenus sur le lieu de l'exécution pour le faire ensevelir, s'aperçurent qu'il respirait encore. Ils le relevèrent, lui firent prodiguer des soins qui eurent un plein succès, de sorte que ce malheureux revint à la vie. Il reprit du service aussitôt qu'il le put. Je le revis à Queretaro.

J'en ai connu un autre qui avait reçu le coup de grâce dans la bouche ; il en portait encore des marques terribles. Laissé pour mort dans les environs de Toluca, des Indiens le trouvèrent respirant encore. Ces braves gens le gardèrent jusqu'à ce que, complétement guéri par leurs soins, il put regagner Mexico.

IV

Zinapecuaro. — Aperçu sur le Michoacan. — Acambaro — Les anciens couvents et les anciennes missions de l'Amérique espagnole.

Après avoir laissé Indaparapeo, nous fîmes halte à l'hacienda de Querendaro, un des plus riches domaines du Mexique, dont le propriétaire est le comte de las Heras. Cette hacienda se trouve avant Zinapecuaro, bourg assez important, où nous trouvâmes de bons logements.

Le lendemain, 13 février, la colonne se remit en marche. Les chemins mal entretenus du Mexique rendent très-difficile l'emploi de l'artillerie de campagne. Les routes sont dans un état déplorable au Michoacan. Leur abandon complet n'est pas un des moindres résultats de la guerre civile, qui désole cette province depuis le premier cri de l'Indépendance. Le Michoacan est en effet un vé-